

CET ÉTÉ : LE TOUR DE FRANCE DES MINES



Le tungstène, si pratique pour faire vibrer son smartphone. À Salau (Ariège), il y en avait tout plein. Mais aussi, on ne l'avait pas dit, d'autres bricoles comme l'amiante, qui a enrichi les poumons des mineurs. La boutique a fermé en 1986, mais il est question de repartir à l'assaut, car il y aurait de l'or.

Le tungstène. Un métal gris-blanc très pratique, car il est parmi les plus durs. En alliage avec l'acier, il fait des forets épatants, qui te transpercent tout. Et puis, son point de fusion exceptionnel, sa résistance à la traction, son faible coefficient de dilatation en font un allié de choix dans l'aéronautique et l'armement. Par exemple, pour blinder les chars. Mais il a d'autres usages plus qu'utiles. Il permet ainsi à un smartphone de vibrer. Et protège par une pièce de blindage contre les radiations électromagnétiques de ce bel appareil.

À l'époque où commence notre affaire, nul ne sait qu'on pourra un jour appeler le fin fond de l'Amazonie depuis sa baignoire. Mais on cherche tout de même du tungstène. On prospecte. Et à Salau (Ariège), on va trouver. Salau est un fond de vallée, à deux pas de l'Espagne, à 1300 m d'altitude.

C'est au bord de la somptueuse rivière Salat, qui finira par être classée en site d'excellence écologique Natura 2000. En aval, la cata d'une ribambelle de barrages hydroélectriques. Mais en amont, c'est une rareté, qui abrite la loutre, le desman des Pyrénées, 21 espèces de chauves-souris. Et alors ?

En 1960, le montagnard du coin Marcel Sutra joue les traitres et accompagne le géologue Bernard Passaqui, du Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM). C'est lui qui mène la toute première petite troupe par un sentier qui traverse le bois d'Anglade jusqu'au ravin de la Fourque. Ambiance feu de camp et doux frisson : les compères dorment sous une tente marabout, étendus sur un tressage de branches de hêtres et de feuilles.

Pendant des années, on cartographie, on tape au marteau sur le roc, on fait des sondages par carottage, on creuse des galeries de reconnaissance. Ya. Ya bon. Ya du tungstène. Une veine qui monte de 1200 à 1800 m d'altitude. En 1970 commence l'exploitation, et en 1971 la production. Jusqu'à la fermeture, en 1986, Salau produira 12415 t de WO₃, symbole chimique du trioxyde de tungstène.

Arrivent fatalement des mineurs. Ils seront jusqu'à 140. Des gens du Nord et de Lorraine, des Marocains. Sans compter les mulets. On construit une cité HLM pour les pros et de beaux chalets pour les cadres. Les premiers vont creuser 20 km de galeries, surveillés par les autres, mais aussi une fosse de 16000 m³ dans le granit pour protéger la « laverie » des intempéries.

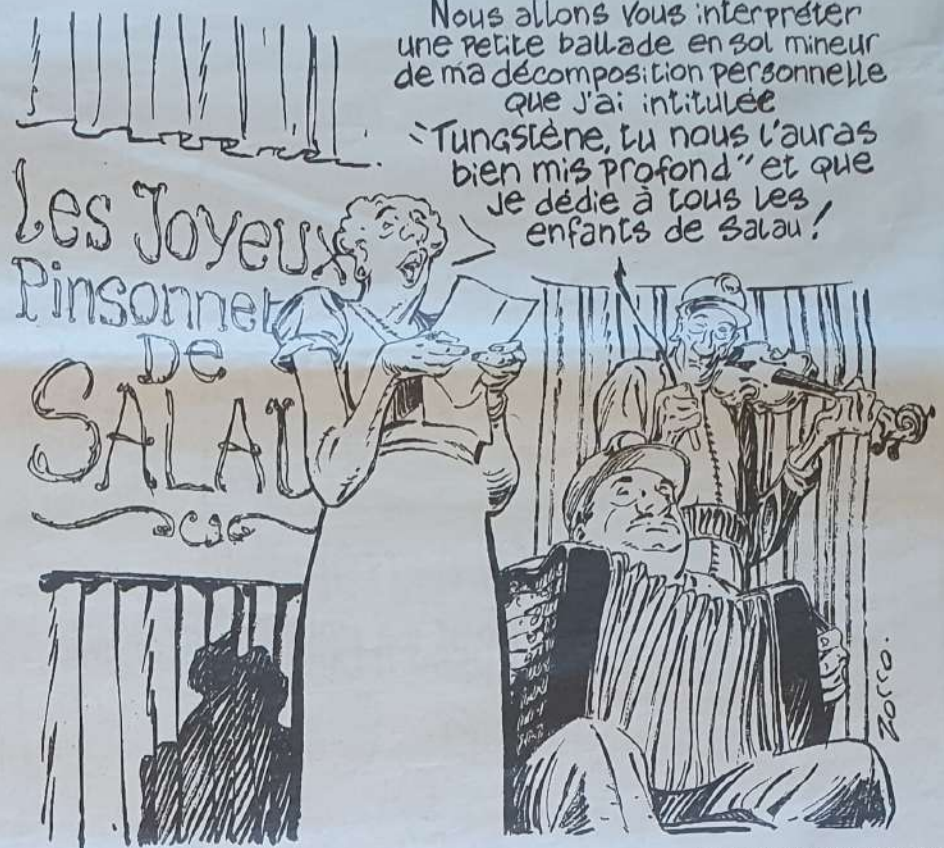
Car ce n'est pas tout de sortir la roche des entrailles, il faut aussi nettoyer les centaines de milliers – bientôt les millions – de tonnes pour en récupérer le métal. En 1985, les ingénieurs sont aux anges : on a trouvé des indices d'autres gisements.

On va pouvoir doubler la mise. Mais la mondialisation fait tout capoter, car la Chine brade son tungstène, et la mine de Salau doit fermer en 1986.

On redescend une partie du matériel, fiers du noble travail accompli.

Mais il y a l'héritage. Soit six dépôts de stériles – ces roches extraites pour arriver jusqu'au minéral –, dont le volume atteindrait 100 000 m³. Et deux terrils formés de résidus passés par la laverie : il y en aurait pour 700 000 m³. Ces dépôts contiennent des traces de métaux et de métalloïdes comme l'arsenic – goûteux –, et le tout a été déversé, car il n'y a pas le choix, dans des pentes. Nous sommes en montagne, dans une région où les pluies sont aussi régulières qu'abondantes.

La mine ferme, mais elle a eu le temps de pourrir les poumons de ses mineurs. Ce n'est pas l'État ni bien sûr l'industriel qui nous l'apprennent, mais un couple d'extraordinaires scientifiques, et militants, car cela existe. Lui, Henri Pézerat, l'homme qui a, plus qu'aucun autre, obtenu l'interdiction de l'amiante en 1997. Il était toxicologue au CNRS. Elle, Annie Thébaud-Mony, chercheuse en santé publique à l'Inserm.



ÉPISODE 3

SALAU

La mine qui porte bien son nom

Les deux débarquent à Salau en 1984, à l'invitation des mineurs. Ils prélèvent sur des tas de déchets à l'air libre des roches, et les mineurs leur donnent des pierres venues du fond. Premier rapport. Et ils reviennent en 1986, deuxième rapport.

La maladie a frappé durement dans cette toute petite population. En mai 1986, Pézerat et Thébaud-Mony ont pu recenser 14 malades. Neuf asbestoses, dont deux reconnues comme maladies professionnelles, trois cas de silicose, dont deux maladies professionnelles, et deux morts d'un cancer broncho-pulmonaire. Évidemment, c'est considérablement sous-estimé. Le délai de latence des maladies graves est tel que nul ne retrouvera jamais les mineurs éparpillés jusqu'au Maroc. Pas vu, pas pris.

Pourquoi un tel désastre sanitaire ? Parce que la mine ne contient pas que du tungstène. Hé non ! Pézerat a fait son travail, depuis son labo de Jussieu, et découvert ce qui n'était pas loin d'être un secret de polichinelle : dans la mine de Salau,

mélée à d'autres minerais, on trouve aussi de l'actinolite fibreuse, qui est de l'amiante. L'un des plus dangereux amiantes. Dans ses rapports, Pézerat décrit en homme de science de quoi les mineurs sont menacés en théorie. Précisément de ce qu'ils ont chopé réellement : des asbestoses, des silicoses, des cancers broncho-pulmonaires. À terme – compter en décennies –, certains auront probablement un mésothéliome, cancer de la plèvre mortel. On l'appelle le « cancer de l'amiante ». L'exploitant de la mine nie la présence

du poison, avançant que celui-ci pourrait provenir des freins des engins souterrains. L'État conteste lui aussi.

Retombe le silence de mort. Salau se fait oublier pendant quelques années, mais un nouveau et grand personnage va entrer en scène. Michel Bonnemaïson, après une longue carrière au BRGM, public, est passé au privé et ne rêve que de mines jour et nuit. Président de Variscan Mines Orléans, filiale d'une transnationale australienne, Bonnemaïson veut creuser partout.

Et obtient des permis d'exploration. En Bretagne, mais aussi en Ariège, dont il est originaire. En 2015, une vilaine rumeur se propage : Variscan voudrait explorer à nouveau autour de Salau. Et, en 2016, ça se confirme : Bonnemaïson obtient un permis exclusif de recherches. La zone inclut l'ancienne mine de tungstène.

Au programme, une galerie de recherche de 2,5 km de long, à proximité immédiate du village de Salau. Le 4 décembre, un collectif publie une lettre ouverte à ceux – anonymes – qui ont signé le permis. Et elle dit : « La société Variscan préfère les pages de données formelles à l'examen des réelles caractéristiques physiques, économiques, sociales, sanitaires, du secteur montagnard qu'elle convoite, et de ses protections environnementales. » Avouons-le, c'est possible.

S'ensuivent dix ans de guérilla juridique, des manifestations – 400 personnes à Foix le 23 mai 2025 –, des rassemblements et l'annulation à trois reprises du permis de recherches. Mais cette histoire n'a décidément pas de fin. Car Bonnemaïson est toujours sur le pont. Variscan, c'est du passé, mais il a changé de crémerie et créé la société Néométal. Le 20 juin 2024, il dépose un nouveau permis, mais Néométal est retoquée, et lance un recours, parlant de « coup d'État » au profit d'un autre larron.

En effet, remonte alors en scène le prédateur Variscan, qui n'a plus de personnel en France. Ce qui n'empêche pas le ministère de l'Économie de lui refiler en janvier dernier un permis de recherches. Bonnemaïson est marron. Les opposants aussi, qui croyaient depuis des années avoir gagné la partie. Le tribunal administratif a été saisi, mais rien ne dit qu'il annulera le permis de recherches Variscan. Cerise faisandée sur le gâteau : outre le tungstène, l'amiante et l'arsenic, il y aurait autour de Salau de l'or. *El dorado*, celui de tous les crimes. ●

Prochain épisode : Salsigne ou l'aubaine de l'arsenic

FABRICE NICOLINO

